

suite. A Los Angeles, ils aiment tout ce qui est digéré. A Paris, le public aime le théâtre qui vient de Russie, du Japon, de New-York... Je veux avoir un grand public mais l'accrocher d'une façon intéressante, et quand je fais un disque, je ne pense pas à la masse amorphe des auditeurs mais à un seul à qui je m'adresse.

La première interview que j'ai écrite pour A & M, c'était une interview que je faisais avec moi-même, avec des choses que j'avais envie de dire et qui allaient avec ce que je voulais faire. J'ai fait des films pornos, c'est vrai, mais je suis aussi resté chez moi écrire des poèmes, mais c'est moins intéressant pour les gens. La pornographie m'a influencé, il y a quelque chose en elle que j'aime car c'est quelque chose qui m'intéresse de parler de la sexualité. Si une chose n'a pas un côté sexuel et humoristique, ça ne m'intéresse pas vraiment. Il ne faut pas que ce soit grave, sérieux, froid. La pornographie est une façon de me libérer, au début comme écrivain sur ma sexualité, d'aller au bout. Et le monde de la pornographie à New-York m'a intéressé, ça avait une forme très classique, des films de 15 mm, des peep shows en 4 parties. La 1ère partie, on présentait la femme qui se déshabille, la seconde on devait voir le cul de l'homme, la troisième une pénétration, la quatrième un fétiche. C'était comme un sonnet en poésie.

La pornographie révolutionnaire comme celle de Warhol, ça n'était pas mon monde (A l'époque de "Flesh" j'avais 17 ans), je faisais des choses plus brutes, plus crues, Warhol était plus so-

phistiqué, plus intellectuel. J'étais dans la pornographie de la rue. Maintenant, je n'ai plus besoin de me libérer comme ça.

le Palace...

Lewis Furey a beaucoup de classe. Dix jours de suite, il a transfiguré le théâtre Le Palace à Paris avec un spectacle parfait techniquement et d'une qualité très rare. Sorte de récital d'un homme seul au piano assisté de complices, mis en place avec un goût sûr.

L'entreprise était difficile : rendre le climat des deux disques de Lewis Furey était impossible. Donc, il fallait composer avec tous les contrepoints des arrangements, des chœurs, et mettre debout les histoires que Lewis Furey se raconte en chantant. Tout de suite on le présente comme un fou pas tout à fait fou (Mais vous aussi vous êtes fou) qui va déballer ses fantasmes. Mais pas à la surenchère, c'est son histoire qui commence au début du siècle, la quête d'un amour qui se dessine dans les rencontres au travers des pages de Vogue. Visions et mirages. Lewis seul au piano reprend des titres piochés dans ses disques à cause de leurs climats lullaby, "Caught You" en français. Puis on part peu à peu vers une autre réalité, la femme apparaît, un peu danseuse de cabaret, Marlène et femme fatale. Carole Laure complice de Lewis Furey en fait hélas un peu trop parfois, mais les duos au piano sont superbes: "Reach for the Moon". Pas mal de nouvelles chansons aussi que Carole Laure chante en français. Un très long

passage solo, Lewis éclairé d'un projecteur blafard avec même une reprise de l'"Homme Ordinaire" de Charlebois en anglais. Pourtant, Lewis Furey est tout sauf ordinaire et il le sait si bien qu'il devient presque trop professionnaliste vis-à-vis d'une sono un peu bizarre.

Plusieurs mentions encore parce qu'on ne va pas raconter tout le spectacle. "Louise" chanté, hurlé par Lewis Furey avec un violon arraché, liché et raboté, splendide, et les quatre petites filles adorables qui dès le deuxième soir chantaient tout par coeur (surtout la plus petite) et qui donnaient la réplique à Lewis Furey dans "Top Ten Sexes" avec une ingénuité presque décadente. Les arrangements distingués de Jean-Claude Vanier & Co. Lewis a été vite (et peu souvent) catalogué dans le registre Kevin Ayers etc. Là, il a prouvé à un public enthousiaste qu'il était loin d'une sous-marque et cela nous en étions persuadés, mais ravis d'en être si bien convaincus.

Atam, Nov.-Déc. 1977.

